

portrait
Egypte

Gamal Ghitany

Contre les démons de l'oubli

Le Livre des illuminations

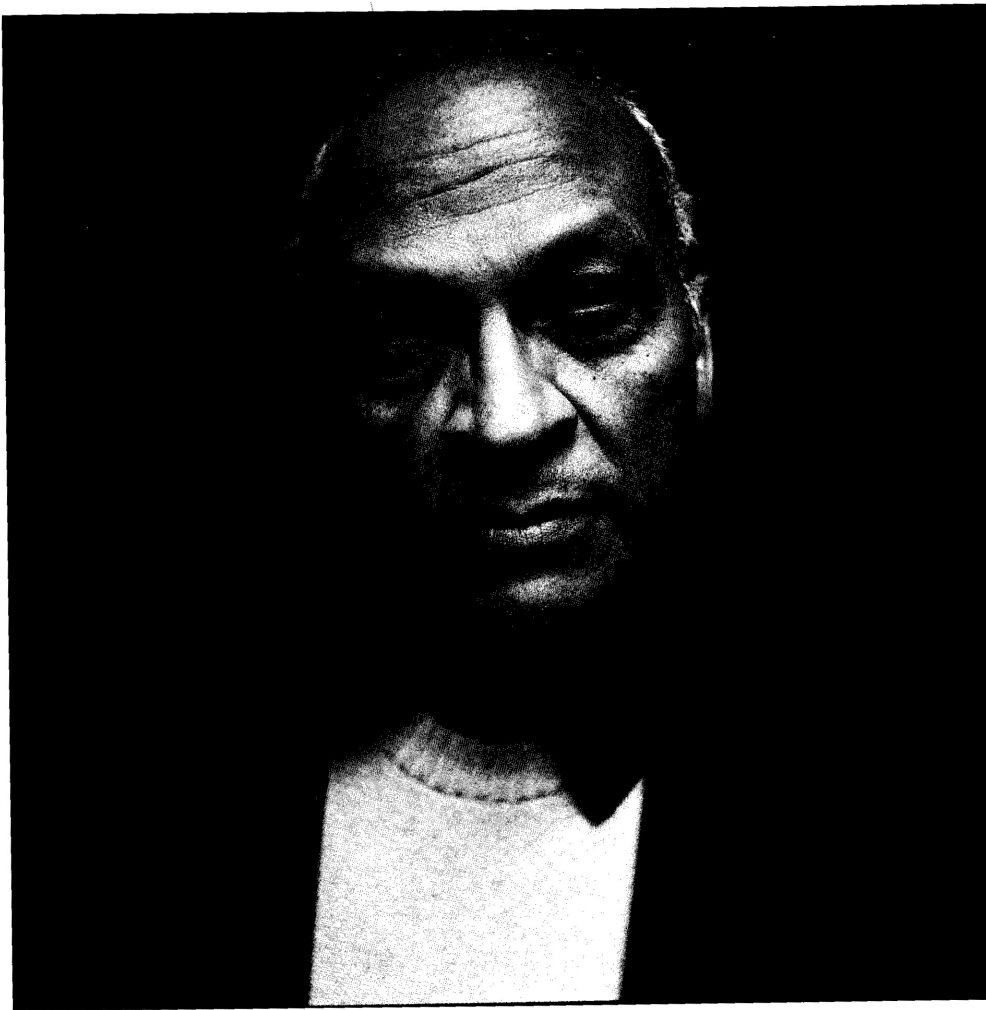
Traduit de l'arabe (Egypte),
présenté et annoté par Khaled Osman
Seuil – 874 pages – 33 €

 ar Khaled Osman

Ce qui frappe d'emblée quand on rencontre Gamal Ghitany, c'est la voix... Posée mais sûre d'elle-même, issue des profondeurs, confiante dans la valeur des mots, elle marque une pause avant de retentir avec force pour se dérouler en une réponse mûrement réfléchie d'où la méditation n'est jamais absente. Traduit en France depuis 1985, Ghitany n'a pas encore une notoriété à la mesure de son talent, même si une petite dizaine de romans est maintenant disponible en français ; il faut désormais y ajouter *Le Livre des Illuminations*, son œuvre-phare parue en février 2005 au Seuil.

Dans cet ouvrage de quelques neuf cents pages, l'auteur à l'écriture diluvienne répond à la douleur qui l'a saisi en apprenant, au retour d'un voyage, le décès de son père durant son absence. Tourmenté, son narrateur décide de se lancer dans une quête pour ressusciter cet homme modeste et digne et analyser, non sans culpabilité, l'évolution de leur relation au fil des années. Très vite cependant, ce qui aurait pu n'être qu'une douloureuse introspection se transforme en expérience mystique : le quêteur est déferé devant le Divan, instance céleste qui régit les destinées du monde, et en reçoit l'autorisation de «voyager en illumination», c'est-à-dire de balayer lieux et épo-

ques pour visionner des événements qu'il n'a pu vivre dans son existence terrestre, sonder la mémoire des ancêtres, des pierres ou de la pluie : «*Et moi j'étais ces gouttes d'eau qui humectaient son corps et les pores de sa peau.*» Cette quête, commencée dans l'appréhension, vire à la rébellion lorsque le narrateur identifie enfin son ennemi : le temps, ce «*tyran qui balaie tout sur son passage, qui annihile tout*». Usant d'une langue à la fois simple et somptueuse, imprégnée de vocabulaire religieux, Ghitany brasse toutes les techniques narratives élaborées par la tradition littéraire arabe tout en les mettant au service d'un projet d'une étonnante modernité : analyser une vie dans



© J.-L. Bertini

toutes ses dimensions – personnelle, sociale, politique et religieuse. Au passage, il se paie le luxe d'une mise à nu autobiographique qui détonne dans une littérature généralement rétive au « je », et invente rien de moins qu'une nouvelle forme romanesque arabe.

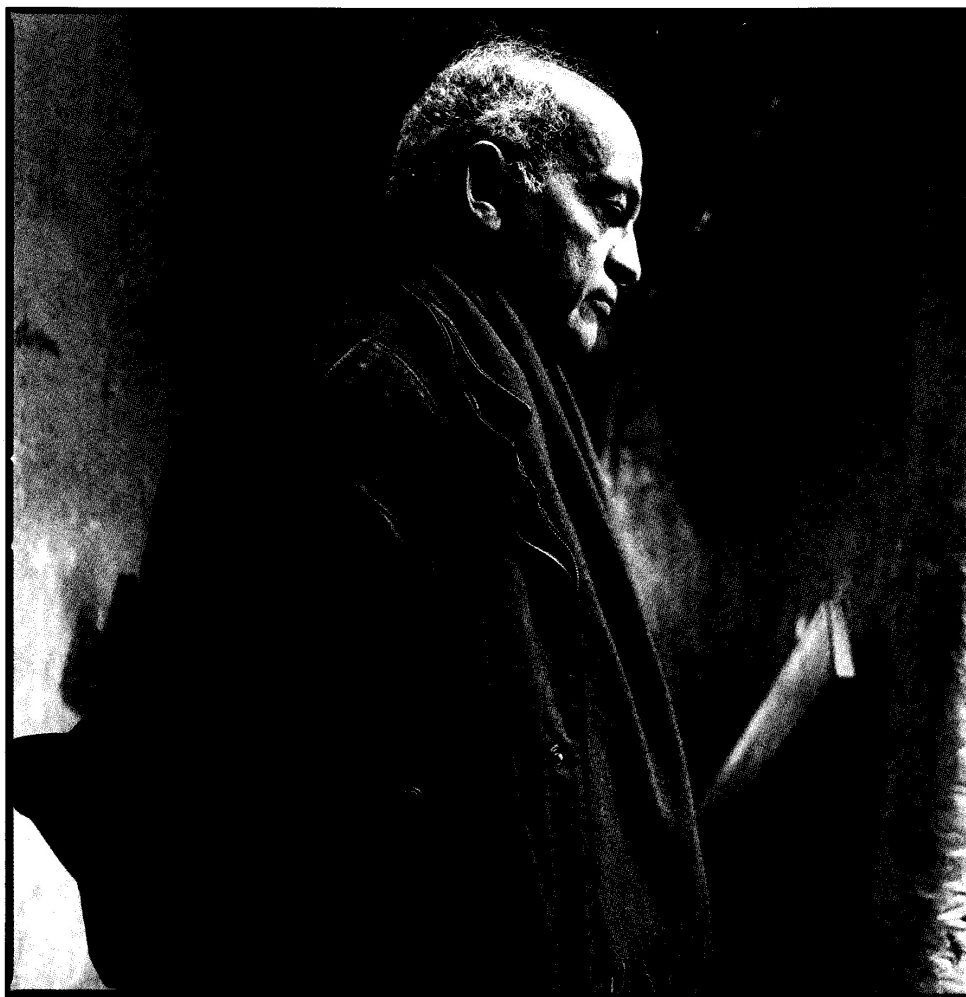
Cette audace, il la tire de son profond ancrage dans une culture égyptienne qui a vu se succéder les civilisations sans jamais perdre son âme, et aussi dans un parcours personnel peu banal... A 60 ans, l'homme cumule les expériences, voire les contradictions : né dans une Haute-Egypte rurale encore arc-boutée sur ses traditions, mais élevé dans le fourmillement urbain du

vieux Caire, écrivain dans une famille modeste où se procurer du papier relevait de l'exploit, fervent admirateur d'un Nasser dont le régime l'enferma pourtant dans ses geôles, promu, lui l'autodidacte, au rang d'intellectuel, on en passe et des meilleures.

En apparence, rien ne prédestine l'enfant, dont le père quasi-illettré se débat pour joindre les deux bouts, à devenir écrivain. Rien si ce n'est le rêve, qu'une succession de hasards va muer en obsession tenace. Il y a d'abord la découverte des livres, étalés à même le trottoir par les bouquinistes ; moyennant quelques piastres, l'enfant peut s'asseoir à l'ombre du minaret d'al-Azhar, et

dévoré jusqu'à la nuit tombée ces livres qui d'abord parlent d'épopée et de pays lointains, et qui plus tard l'entraîneront dans les envolées métaphysiques des maîtres soufis, notamment le grand mystique andalou Ibn Arabi. Très tôt, il a l'intuition que les livres permettent des voyages bien plus fastueux que la plus riche des expéditions. Fasciné, il lui arrive de recopier des passages entiers de ces chroniques médiévales pour mieux s'en imprégner ; de là à s'essayer à l'écriture, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Il hésite encore sur le meilleur moyen d'accéder aux pages des revues cairotés quand il reçoit, à l'âge de 14 ans, un encouragement inattendu. Arpentant les

portrait Egypte



© J.-L. Bertini

rues du Caire, il croise un homme au pas décidé, aux lunettes cerclées d'épaisses montures. Il n'est pas bien sûr... mais si ! Il semble que ce soit lui, l'homme dont il a aperçu la photographie dans les journaux : Naguib Mahfouz, celui qui recevra trente ans plus tard le prix Nobel de littérature, mais qui, avec sa *Trilogie*, a déjà donné à l'Egypte une identité romanesque, en retraçant sur près d'un siècle la saga d'une famille de la moyenne bourgeoisie. Attentif aux jeunes talents, Mahfouz pousse son cadet à dépasser ses appréhensions, l'invite à participer au salon littéraire qu'il tient une fois par semaine au café Riche... Ghitany publiera à 17 ans ses premières nouvelles, et à 24 un ambitieux premier roman.

Des hasards, il y en aura d'autres : le désir de soulager financièrement ses parents le portant vers une filière courte, Ghitany se retrouve affecté à une formation de dessinateur de tapis. Passé la première déception, il prête l'oreille au professeur qui l'incite à admirer les motifs, la richesse des couleurs, l'harmonie subtile des formes. Avec les arabesques de l'architecture islamique ou les formes géométriques des temples pharaoniques, ceux-ci se refléteront dans la construction de ses romans, celle de *Pyramides* (Actes Sud, 1993), succession de textes disposés du plus long au plus court, ou celle du *Livre des illuminations* qui troque la linéarité chronologique pour les stations d'une initiation mystique. D'autres

expériences – l'appartenance à une cellule de gauche clandestine, les reportages de guerre qui l'amènent à côtoyer la mort et le courage des soldats au quotidien, ou encore une opération à cœur ouvert – seront digérées et restituées dans une œuvre à hauteur d'homme.

Menant de front une carrière de journaliste et d'écrivain, Ghitany appartient à cette génération des « écrivains des années 60 », avec qui il partage préoccupations sociales et foi dans les valeurs socialistes prônées par Gamal Abdel-Nasser, et abhorre la « politique d'ouverture » ultralibérale frayée par son successeur Anouar el-Sadate, source des amères désillusions qui sont au cœur d'*Epître des destinées* (Seuil,

Dans cet ouvrage, l'auteur à l'écriture diluvienne répond à la douleur qui l'a saisi en apprenant, au retour d'un voyage, le décès de son père.

1993), l'un de ses romans les plus désenchantés. De cette génération, Ghitany se démarque néanmoins radicalement par ses choix littéraires : là où Edouard Kharrat s'essaie à une écriture intérieure, proche des expériences d'un Claude Simon, et où Sonallah Ibrahim écrit des textes marqués par le militantisme et l'expérience carcérale, là où Mohammad El-Bisatie et Ibrahim Abdel-Méguïd s'enracinent dans leurs terroirs respectifs – le Delta et Alexandrie – Ghitany se focalise sur les coups de boutoir que la modernité inflige à la tradition, sur la place de l'homme face à l'Histoire, au cosmos, au pouvoir.

Surtout, plutôt que de lorgner vers le roman occidental, Ghitany s'est très vite mis en tête de réhabiliter le patrimoine narratif arabe, jugé plus apte à exprimer ce qu'il ressent. Si Mahfouz a encouragé le jeune auteur, initiant entre les deux hommes une amitié durable, il n'a que peu influencé l'écrivain de la maturité, sauf peut-être pour *La Mystérieuse Affaire de l'impasse Zaafarani* (Actes Sud, 1996) qui rappelle par sa minutieuse peinture de la ruelle cairote le *Passage des Miracles*. En fait, Ghitany s'est très vite affranchi des courants littéraires dominants pour frayer sa voie propre, sans hésiter à bousculer quelques tabous, abordant de front la sexualité ou prônant, contre les fondamentalistes rigoristes, un retour à l'essence du soufisme.

Quelques thèmes obsessionnels reviennent sous sa plume. Si *Zayni Barakat*, (Seuil, 1985) décrit une ville

brisée sous le joug d'un despote, c'est aussi de tyrannie dont il est question dans *Zaafarani*, une petite impasse du vieux Caire livrée aux caprices d'un marabout, gnome difforme qui s'est mis en tête d'asservir les riverains mâles en les privant de leur bien le plus précieux : leur virilité. L'ironie féroce déployée par Ghitany – la surenchère dans les techniques de torture ou l'incroyable passivité des victimes face aux intrusions croissantes du marabout dans leur vie privée – rend la démonstration implacable.

Certains romans partent de circonstances ordinaires pour basculer dans la démesure. *Les Délires de la ville* (Actes Sud, 1999) mettent en scène un intellectuel qui, invité à participer à un colloque dans une cité étrangère, découvre soudain que celle-ci, théâtre de phénomènes inexplicables, exerce sur lui un charme vénéneux ; *Les Récits de l'Institution* (Seuil, 2001), description d'un empire industriel étendant progressivement son emprise sur tous les domaines de la société, tire à boulets rouges sur le dévoilement du pouvoir et la corruption, sans épargner les mythes fondateurs – le siège de l'Institution n'est-il pas bâti autour d'une faille mystérieuse dont on n'a jamais pu sonder le fond ?

D'autres ouvrages appartiennent à une veine plus féerique, comme *L'Appel du Couchant* (Seuil, 2000), aventure d'un homme qui, répondant à une injonction impérieuse, entame un grand voyage à travers contrées merveilleuses et tribus

mythiques. *Pyramides* sonde la fascination produite par les majestueux édifices sur l'imagination des hommes – ainsi de l'envoûtante expédition d'une bande de jeunes gens au cœur de la grande pyramide, défi lancé dans l'insouciance et dont ils ne sortiront évidemment pas indemnes.

Malgré la récurrence des thèmes, les préoccupations de Ghitany ont radicalement évolué au fil de l'œuvre. Après s'être attaché à stigmatiser les mécanismes qui oppressent la liberté humaine, l'écrivain a changé de cible. Avec la maturité, et sans doute les épreuves – après tout, que peut-il vous arriver quand vous avez déjà connu la misère et la prison ? – un déclic s'est produit : ce qui en vérité opprime l'homme, c'est le bouleversement des valeurs, l'étiollement des ambitions, l'usure du temps, l'oubli et sa gangrène.

Cette mutation du propos se devait de transparaître dans la langue, qui de descriptive et entomologique, volontiers ludique, est devenue plus introspective et poétique, imprégnée de vocabulaire soufi et de transe, s'enroulant sur elle-même pour jaillir en des échappées fulgurantes, qui ne sont pas sans poser un défi au traducteur soucieux de restituer la richesse du sens sans étouffer l'émotion omniprésente. S'il fallait situer ce tournant, en marquer le point d'inflexion, nul doute qu'on le découvrirait dans les affres consécutives à la disparition du père, événement cathartique qui déclenchera l'écriture du *Livre des Illuminations*... ■